

RENÉ-GUY CADOU

PORTE D'ÉCUME

PROSES

CAHIERS DE L'ÉCOLE DE ROCHEFORT
RENÉ DEBRESSE, ÉDITEUR, PARIS

Porte d'écume Proses

René Guy Cadou



Cahiers de l'école de Rochefort, Paris, 1942

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

RENÉ-GUY CADOU

PORTE D'ÉCUME

PROSES

CAHIERS DE L'ÉCOLE DE
ROCHEFORT

RENÉ DEBRESSE, ÉDITEUR, PARIS

TABLE DES MATIÈRES

[Porte d'écume](#)

[Pierre à filleul](#)

PORTE D'ÉCUME

Le chemin tourne à la croix et c'est elle. On l'entend qui monte et qui descend derrière les sapins, parmi les chardons et les herbes. Une baigneuse ouvre la plage avec la clé blanche de son corps.

On ne passe devant cette porte sans entrer : mains gauches du désespoir, signes inachevés, au-revoir balancés d'un bras que rien n'arrête et cet homme dévoré par le sel et l'amour.

Les uns ont rapporté la nuit dans leurs filets, visages bariolés de vents et de goémons, d'autres tentent le démon dans leurs voiles. Les étoiles tombent.

Je porte lentement une pipe fraîche à mes lèvres.

D'ici le village tiendrait tout entier dans la main. On voit des hommes noirs qui traversent le champ, la charrette inutile comme un tas d'ossements et le cheval qui rit en caressant le ciel, l'envol princier des vignes, l'oiseau qui ne peut plus monter et se résigne et la meule encore chaude où tourne le printemps. Toutes les ombres sur la terre. Celle qui quitte la maison en emportant le feu.

Je ne sais pas dire mieux : les nuages de farine, le verre qui tinte au loin dans les basses cuisines, l'averse de lumière qui tombe sur les toits.

Rien de sérieux !

Mais la mer ! Grande peau étalée aux bords des précipices ! Incendie permanent ! Bien-aimée cicatrice ! Ô Toi !

Tu t'endors aujourd'hui sous l'étendard des mouettes avec tes phares et l'odeur des goudrons. Mille mains prisonnières meurent dans tes cordages.

Demain tout sera changé. Un vent venu de loin te roulera dans les pierres, allumera des flammes sur ton front et mêlera ton sang aux muscles de la

terre.

Tu seras un grand fauve abandonné à sa faim, un grand déchirement de toi-même. Alors je ne te connaîtrai plus.

Je veux ignorer de toi les raisons de ta haine, tes retours et tes cris. Entends rire les matelots et sois belle ! Belle avec le soleil éclatant sur tes seins, belle avec tes dents, belle avec tes larmes, belle avec le duvet qui fleurit sur tes reins !

Ainsi j'aurai parlé. Et elle est devenue l'étang calme où descendent les visages tourmentés de la soif, puis tour à tour la treille et le refrain des gûpes. Déjà son nom bleuté apprivoise les ailes. Sur le sable elle efface la somme de mes pas.

Une petite flaque, douce comme l'œil, pleine de voilures et de mâts, loin du port, c'est ainsi qu'il la découvrit un jour, dans les couleurs fanées d'une carte postale.



Il est dans la montagne depuis dix ans avec ses chèvres, la cloche du pays emprisonne ses poumons. Villages de Corrèze avec leurs marronniers, avec leurs eaux peureuses où la truite surveille l'ombre d'une noisette et le moulin fragile qui bourdonne là-bas.

Il n'a connu que la bonté des bêtes. Son cœur n'a pas chanté sous sa toge de pâtre.

« Edelweiss, dit-il, fée du glacier, clé-fleur du grand royaume, ouvre-moi la tunique des neiges que j'y réchauffe ma poitrine. Que je coule avec elles dans le lit des vallées. Que je sois une force aventureuse et non plus cette petite cendre. Les ciseaux sont morts cet hiver. »

Sa tête est écrasée sous la lampe. Il mâche avec lenteur le pain et le fromage comme si tous les sentiers descendaient dans sa gorge. C'est le goût du grand air. Puis dans ses doigts durcis il fait la cigarette : un ruban merveilleux flotte sous l'abat-jour.

Plus loin la nuit s'allume et les toits se referment, la lune a fait son nid sur la plus haute tour, un train file vers l'est.

Pourra-t-il se lever, déraciner la porte ? Il est trop faible encore. Rien ne peut le sauver.

Il rêve :

« On marche dans un tunnel pendant des jours. Noir ! Pas même le petit signe à la fin du convoi. Il faut faire vite : le sang n'est pas renouvelé, des monstres enfantins se partagent la peau. Beaucoup meurent en route.

La lumière vient d'un seul coup. Elle tombe des arbres et des épaules-reines. Et l'homme est à son tour tout un rayonnement. Vies larges océannes ! Soleil par les fenêtres ! Le corps est promené à travers les courants, les bras enrubannés soulèvent les visages.

Il fait bon vivre à la pointe des vagues dans les fanfares étincelantes du matin ».

Les fleurs s'éteignent.

Il rêve. La mer qui passe là est sillonnée d'éclairs.

L'horloge continue toute seule en silence. Il est descendu dans le chaud du sommeil, sa bouche garde encore les plis de son sourire.

Le lendemain tout est nouveau sur sa montagne, il ne reconnaît plus ses hardes et ses chants, l'air lui manque en forçant les passes du ciel bleu.

Où sont restés ses yeux ?

Regarde sur la table : ils sont là. Et son cœur est noyé dans le sable. Tu vois bien que la mer est montée jusque là.

Peu importe les pentes où saignent les herbages, peu importe la chèvre où danse le petit : il faut partir.

Alors il est parti.

La gare entre les peupliers, le dernier salut au village et le sac de cuir noir dans le porte-bagages, la tête à la portière sans conviction. On fait des grâces à ce qui est passé mais la vie reste à conquérir. La pluie sur le toit du wagon.

Ah ! Il y en a eu des kilomètres, des casquettes dorées, des sifflets, des fumées. Et puis la maison blanche sur la côte, les beaux gestes du sémaphore, la fille qui portait le flot dans son panier.

Et la mer l'attendait derrière ses marées.

Amour à épisodes. D'abord il est rouge devant elle comme un qui a beaucoup pleuré ou un timide. Puis de la dune il fait des signes et toute cette chair qui va lui porte au cœur.

Quand les vagues vont repartir il sera là. Et la mer le roulera dans ses draps comme une épave.

**

Un matin, sur le coup de neuf heures, du soleil plein les places, il s'est levé avec son idée. Il a pris une belle chemise ouverte, faite pour sa poitrine, un pantalon pareil à ceux des matelots, et pieds nus, ça a été vite fait de descendre les rampes de la corniche.

Il est sur le rivage et l'on entend son souffle aussi noir qu'un torrent. La terre se retire. Sa main écarte encore un pâle souvenir. La roue tourne à nouveau : enfin c'est le moment. Il y a une mouette dans le ciel.

L'homme avance à pas lents et on dirait qu'il parle.

« Algues, dit-il, délivrez-moi des hivers et des mains qui me brûlent. Collez-vous à mon front comme un pansement frais. »

Il marche dans le flot et des vagues déjà caressent ses genoux, quelques ressacs plus forts défoncent sa poitrine.

Maintenant, il a autour du cou un grand collier d'eau claire.

Et la mer le couronne.

Sa bouche, avidement, mord un bouquet amer.

Tout son corps est passé sous la porte d'écume.

PIERRE À FILLEUL

Il habita longtemps sa petite maison gauloise harnachée de roseaux, bien retranchée derrière l'odeur des pipes et des feuilles mortes. Une main mystérieuse avait soufflé la lumière tout autour : c'est au fond de l'homme que brûlait très tard la lampe.

Lui, je l'ai connu, comme on peut connaître ceux qui prennent notre pas dans la rue — ceux qui boitent quand nous boitons — et retrouvent au détour leur pas libre de fauve. Homme-buisson vivant avec deux trous bleus dans la tête : Pierre à filleul.

Pierre à filleul, filleul de Pierre, un Pierre dont les plus vieux savaient l'histoire par cœur. Il montait quelquefois au village chercher ses « âmes » comme il disait : la poudre et le tabac. N'ayant jamais d'argent il payait avec des lièvres. On ne savait de lui que son nom et son sourire ; il parlait peu, ne buvait pas. À cause de cela les femmes ne l'aimaient guère, à cause de ceci les hommes ne l'aimaient pas.

Un jour il disparut. C'était avant la guerre.

Le 15 mai 1940 le village de B. s'épanouissait sous les bombes. Le dépôt de munitions ne sauta pas cette fois mais le jeune Claude, une chair de sept ans, fut trouvé au bas des marches de l'église avec une belle fleur d'obus dans la bouche. Il était mort sur le coup.

Trois jours après, le troupeau de fermes accroupi sous les arbres de la Chesnaie dansait dans les flammes : le dépôt avait sauté. On enterra Morin et ses filles, le Gaston des Domaines venu là pour des noces et quelques-uns de chez Marbœuf. Le curé prit sa belle voix toute habillée de larmes, on

entendit le moulin à prières derrière les lauriers. Et puis on s'apprêta à oublier.

Il y eut toujours les grillons dans les herbes.

Le 3 juin, tout au plein de la nuit, alors qu'il n'y avait plus une seule cartouche à B., alors qu'il ne restait plus d'uniformes que dans les souvenirs commença l'agonie du village. Ce fut d'abord un long râle comme celui d'une bête en amour. Et l'aube se dressa sur les pierres noircies et chaudes dans ses pauvres ailes fripées. À une lieue même du bourg les solides épaules de la ferme du Léauté avaient touché la terre.

Le lendemain et les jours à suivre, il y eût les coups de téléphone de la Préfecture, les papiers discrets des journaux, mille questions et mille reproches au centre de défense passive le plus proche. C'était une incompréhension totale de cet inutile acharnement. Déjà aussi comme une trop visible soumission.



On gravit quelques marches et c'est un long couloir avec des colonnes. On s'attend à voir une piscine au milieu comme chez l'antique. La voix roulerait sur les dalles comme un tonnerre si l'on ne parlait derrière ses mains. Les portes s'ouvrent dans l'ouate, les pas glissent avec leurs ombres. Une femme vient de traverser le silence et sa belle robe blanche — une blouse peut-être — transporte avec elle les paysages bleus de l'éther. Elle s'arrête devant un numéro : le 7 : le nouveau nom d'un homme.

C'est à Oloron-Sainte-Marie, à la Maison Pommé, un hôpital militaire dans la neige et les fleurs.

Les blessés sont encore sur la montagne avec leurs grands yeux d'enfants jamais las. Le pic d'Anie c'est aussi la santé, la chanson du retour. Anie, la fille de l'air !

Toute la vie est resserrée entre ces vingt poitrines, amie dûment conquise.

Aujourd'hui le jeune major qui fume dans sa pipe des forêts tout entières a pris son air des jours de pluie. Depuis l'aube un mort-vivant hante tout l'hôpital : un aviateur ennemi que des ailes trop lourdes ont laissé sur les

rocs du Gave. État désespéré. Mais voilà que dans la chambre 7 l'homme a parlé. Et l'homme a parlé le français le plus clair. D'ailleurs qui ne reconnaîtrait au grain de son visage le hâle léger de l'air de France ? Et ceux qui étaient là ont écouté en disant : « Chloroforme ». Et tous ont ajouté : « Qui est cet homme ? » Et l'homme a répondu :

— « Bonjour les hommes, je sors d'enfer. Mon beau nom voyageur ne dirait rien à personne. Je suis celui qui passe avec le vent et qui dit : me voici.

Mon sang accordez-moi un quart d'heure pour tout dire !

— « J'ai eu un père, Messieurs. Il fêtait ses trente ans quand il prit un fusil au temps de l'autre guerre. Il aimait son enfant quand il prit un fusil. Deux mois passèrent : il déserta. Ma mère reçut une lettre de lui et ce fut tout. Bien des semaines plus tard nous sûmes la vérité : Père s'était réfugié chez son oncle au village de B. Quelques lettres anonymes avaient suffi pour le remettre entre les mains des autorités militaires. Le jour des morts on le fusilla. J'ai vu contre le mur de l'école une belle touffe de myosotis où son sang s'est caillé. L'année suivante on sortit les plus beaux lins de l'armoire. C'était pour ma mère. Je portais fièrement mes onze ans.

J'ai grandi dans la douleur et dans la haine. Peu importe comment : ma vie n'est pas un roman.

Et puis j'allai vivre là-bas, d'abord chez l'oncle Pierre qui était un peu mon parrain. Mon sang coulait avec plus de chaleur en moi.

Tout allait bien. On m'ignorait au village. Pierre mourut et je devins Pierre à filleul, un drôle d'homme tout dans ses yeux, mauvais braconnier sans doute. On n'aimait pas me trouver tout seul sur la grand'route sans trop savoir pourquoi.

J'ai vécu pendant tout ce temps-là. J'ai bien travaillé pour moi pendant tout ce temps-là. Je me suis fait une vengeance qui tenait bien dans ma main, une vengeance de poids. Je me suis donné à l'ennemi. Non, pas vendu ! Donné. Puisque mon pays n'a pas voulu la liberté de mon père, puisqu'il n'a voulu de cet homme que la vie à quoi bon lui apporter la mienne : Ma liberté.

On me chargea de relever des plans dans la région de B. Ce fut facile. L'argent aurait pu me perdre, me trahir aux yeux de mes voisins. Mais tout est allé au fond de l'étang derrière la cure. Je n'ai pas travaillé pour l'ennemi, mais pour mon plaisir, comprenez-vous, pour mon plaisir, pour ma joie. Et j'en ai eu de la joie !

Enfin la guerre !

Je passe à temps la frontière. Huit mois me suffisent pour devenir pilote. Oh ! Je l'ai travaillé mon métier !

Maintenant : attendre l'occasion.

Et tout se passe le 3 juin. Quinze jours plus tôt, j'avais bien accompli la mission de mes chefs, j'avais aussi failli à la mienne. Mais, ce soir, ayant retenu à terre mon camarade de vol, après avoir échappé au signalement des D. C. A. je suis là et je tiens B. sous mes griffes. Enfin !

Tout le sang de mon père qui retombe sur leurs têtes. Chères bombes !

Désormais, je suis l'homme qui n'appartient à personne. Quitte envers mon pays, quitte envers ma haine : ma vie peut commencer. Je gagnais Barcelone quand vous m'avez trouvé. Mais il est un peu tard : mon sang touche à sa fin. »

Lentement la tête est retombée sur l'oreiller. Une longue mèche de cheveux dévore la moitié du visage. Et l'homme porte une main à sa gorge pour étancher sa soif. Et il fait miroiter ses doigts devant ses yeux, comme un ruisseau, pour étancher sa soif. Ses yeux chavirent, son cœur aussi chavire. L'autre main tient les draps : s'il allait s'échapper.

Quelque part on entend la cloche d'un village, la voiture d'un laitier qui redescend la rue, le bruit familier des mansardes.

Pierre à filleul ramène le coin de sa lèvre au bord de son oreille pour un hideux sourire.

Il est déjà loin dans la mort.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- ElioPrri
- Havang(nl)
- Tylwyth Eldar
- Cantons-de-l'Est

1. [↑](http://fr.wikisource.org) <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>

4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur